

# COMMENT J'AI DÉBUTÉ

par

**Fernand GARNIER**

1. J'ai pratiqué dès le départ le *texte libre* : assez rapidement et après quelques difficultés de démarrage, les élèves s'y sont mis, et j'ai eu le plaisir — satisfait — de les voir peu à peu s'exprimer ainsi. Je crois même que certains ont fait de bons textes : textes en prose et textes en vers. Certains ont été très longs à démarrer, mais actuellement ils s'y sont presque tous mis (99%). Certains autres, au contraire, ont été « emballés » et j'ai entendu une fille de 4<sup>e</sup> M<sub>2</sub> dire à ses camarades : « Avant, j'avais l'impression qu'il ne se passait rien dans ma vie, maintenant qu'est-ce qui se passe ! Je ne peux pas tout dire. Il y en a trop. »

2. Nous avons mis sur pied — seuls et sans l'aide de l'administration qui a opposé à toutes nos demandes la plus colossale force d'inertie — des *panneaux d'affichage* où nous mettons :  
— textes libres,  
— documents photographiques sur les textes étudiés,  
— correspondance,  
— documents d'histoire et de géographie.

La classe a été transformée par l'apparition de ces énormes taches colorées, chaudes et bavardes, remplaçant le vide grisâtre des premiers jours.

3. Bien sûr, nous avons décoré la classe, reproductions de peintures, illustrations des élèves, photos d'animaux, de paysages, il a fallu concilier les goûts d'enfant dont le développement intellectuel est très inégal : certains aiment les chats, avec passion (surtout les filles), d'autres au contraire les détestent. Heureusement la classe est grande, les murs immenses, et nous avons pu satisfaire chacun avec une diversité qui finalement ne choque pas trop les yeux.

4. Nous avons mis sur pied *des plans de travail* : grâce au modèle qu'avait

établi Janou Lèmery, en le modifiant un peu, pour la classe. Je ne saurais trop insister sur les avantages du plan qui me permet d'engager avec chacun des élèves un dialogue en toute liberté, en toute franchise. Bien des difficultés s'y voient résolues. La confiance s'y installe. Il a été dur au début de les amener à se considérer avec un regard critique ; aujourd'hui je crois qu'ils apprécient beaucoup mieux le travail qu'ils exécutent dans la quinzaine.

5. Pour les livres de bibliothèque, ils font — pas tous — des fiches de lecture.

Cela leur est très difficile : ils n'ont jamais appris à lire un livre, et ont eu pendant longtemps une absence totale de curiosité à l'égard de tout ce qui était nouveau, inconnu. Il m'arrive encore de poser des questions à leur place, devant une situation nouvelle, surtout en 4<sup>e</sup> M<sup>r</sup>. Paradoxalement, c'est la classe qui est considérée comme la moins bonne de niveau scolaire, la plus difficile quant à la discipline, qui témoigne la plus grande curiosité et qui crée des discussions passionnantes sur les sujets traités.

Je leur avais montré comment procéder en faisant avec eux en travail dirigé la fiche de lecture sur « *La mare au Diable* » que nous avons étudié en classe. Les plus mûrs ont compris, et semblent les faire avec soin. Une lacune pourtant : je n'ai encore fait faire aucune présentation de livre avec cette fiche (ce qui, me semble-t-il, la valoriserait) et ils n'en voient pas bien l'utilité. Quand la note a disparu, le travail étroitement personnel devient sans raison.

6. Ainsi se trouve posé ce problème des notes : en effet, comparativement à l'an dernier, les enfants et leurs parents, comparent en permanence, ils ont très peu de notes : orthographe, grammaire, récitation, et

certains sont malheureux comme les pierres en voyant le travail qu'ils font avec moi, celui qu'ils font dans les autres matières et la différence des notes qui tombent à la fin de la semaine. La direction du CES m'a fait quelques remarques, il y a peu de temps à ce sujet ; je l'ai tranquillisée en lui disant que chaque élève aurait une note de travail et elle a semblé satisfaite. Après une explication avec les élèves, le problème semble — du moins temporairement — réglé positivement.

7. Le travail fait : *La mare au Diable* en français les a passionnés — alors que les collègues me criaient casse-cou quinze jours après le départ des cours. Nous avons étudié le roman in extenso. Cela a été pour les enfants une révélation que de tenir personnellement en mains un livre complet :

— discussion sur les mœurs du XIX<sup>e</sup> siècle,

— sur la place de la femme dans la société, ses rapports avec l'homme,

— l'attitude des parents envers les enfants,

— l'amour aussi — ce mot tabou qu'ils entendaient prononcer (?) pour la première fois dans une classe de français... une semaine a été nécessaire pour les amener à le considérer comme les autres.

Chaque fois le problème posé débouchait sur la vie d'aujourd'hui, sur leur vie.

Enfin nous avons pour conclure fait une représentation peinte des scènes qui leur avaient plu. Réussite là encore, le professeur de dessin, que je connaissais assez mal, a été très étonné du résultat et m'a dit qu'il ne les croyait pas capables d'un tel travail. Nous les avions commencées en travail dirigé (grand format 65 × 40 environ) et ils les ont terminées à la maison.



8. *La correspondance* : elle a bien démarré en 4<sup>e</sup> M1. Je correspond avec Charbonnier, qui est en Tunisie, et la classe est enthousiasmée. Je crois que le mot n'est pas trop fort. Nous avons fait le premier envoi ; peu ont écrit de mauvais gré, je leur avais expliqué assez longuement ce que cela serait, et je les avais préparés depuis longtemps déjà.

Aujourd'hui nous avons reçu la réponse de nos correspondants : joie et contentement, peur aussi devant la responsabilité à venir : ils craignent de ne pas être à la hauteur de ceux qui leur écrivent (c'est très important comme réaction) ; certains se sont mis immédiatement au travail, découpant articles, photographies et documents. Une véritable fièvre, qui ne va pas sans inquiéter les collègues. Ils n'ont jamais vu — paraît-il — de classe aussi surchauffée. J'essaie de calmer les enfants, ce n'est pas toujours facile. « *Ils posent trop de questions* », m'a-t-on dit. Ce qui est peut-être plus un compliment qu'une critique. Pour la 2<sup>e</sup> classe, je correspond avec un camarade de Loire-Atlantique : nous n'avons pas encore reçu de réponse à notre premier envoi. J'espère que ça marchera car la classe est très sensible à ce qui se fait à côté.

9. *Conférences d'élèves* : j'essaie de faire le plus possible de conférences en histoire et géographie. Je ne suis pas spécialiste de cette matière et avec les cours que nous faisons en français, il m'est impossible de faire des cours magistraux. Les premières ont été difficiles :

— difficulté d'élocution du conférencier, gêne et peur, paralysie devant son papier,

— méconnaissance complète de ce qu'est une discussion dans la classe.

Aujourd'hui beaucoup de progrès ont

été faits ; le « truc » : prendre des notes. Nous faisons un court résumé à la fin de chaque chapitre du conférencier. Cela ne fait pas trop perdre de temps, cela ne coupe pas trop, et cela évite de reprendre des faits éloignés.

J'avoue qu'en ce domaine, je n'ai encore pas trouvé un point d'équilibre véritable. Nous passons par des échecs et des réussites, assez heurtés. Mais les élèves sont passionnés par cette forme de cours. Et il me semble impossible de revenir en arrière.

Evidemment, les leçons à apprendre par cœur disparaissent du même coup, et les parents s'étonnent de cette lacune. De temps à autre, je fais une interrogation écrite — annoncée — pour vérifier les connaissances. On apprend ainsi beaucoup de vocabulaire. Incroyable comme certains élèves étaient déjà moulés en début d'année : plus assis, plus endormis que des vieillards de 40 ans (intellectuels cela s'entend) et d'un mauvais goût à faire déclarer à tout collègue qu'ils étaient irrécupérables. Peu à peu, nous parlons des peintres, des musiciens, un élève de 4<sup>e</sup> M2 travaille sur une présentation de Picasso. J'ai des reproductions, on fera une exposition.

10. *La bibliothèque* : nous l'avons organisée nous-mêmes, avec des livres achetés par les élèves, apportés de la maison où ils dormaient.

Chaque semaine, nous prêtons des livres, parfois même après un cours, en dehors de l'horaire habituel.

11. *Le journal* : je ne m'en suis pas occupé jusqu'à ce début de décembre, j'en parlais aux élèves, ils savaient qu'il y en aurait un. Mais je m'aperçois qu'il est un peu tard et je me demande si je pourrai le ronéoter avant les vacances de Noël.

Les enfants ont choisi de l'appeler *Le trait d'union*.



Pour eux, j'ai l'impression que ça reste encore un peu vague. Ils ne voient pas bien ce que ce sera.

12. *L'ambiance de la classe* : elle est bonne, me semble-t-il. J'ai plaisir à me retrouver avec les gosses. Ceux-ci semblent heureux ; très actifs, ils participent pleinement à ce que nous faisons : documents, suggestions, propositions sont nombreux, et ils réclament des exposés, des lectures, ce qui me semble un bon signe. Certains collègues m'ont déclaré qu'ils étaient contents de l'esprit qui régnait parmi les élèves. Je me suis efforcé de leur faire découvrir la solidarité qui les liait.

13. *La coopérative* : elle s'est mise en place progressivement et je dois dire qu'elle ne se précise vraiment que depuis que la correspondance a commencé. Grâce à quelques courtes réunions en début d'heure, nous avons pu régler un certain nombre de cas d'élèves :

- ne travaillant pas,
- posant des problèmes par leur attitude.

Cela a un peu bousculé des habitudes, mais a été très fécond.

14. *L'enseignement de la grammaire* : ma bête noire et celle des élèves. Impossible de faire des leçons magistrales, c'est ridicule. Alors ? Je fais comme je peux : grammaire appliquée après l'orthographe, en travail dirigé, en texte libre.

Mais je me pose des questions : cela ne me paraît pas très satisfaisant. Ce qui me fait peur : qu'ils ne sachent rien l'an prochain avec le collègue qui les prendra. Ce qui me rassure : ils savaient très peu en début d'année et pourtant le collègue de l'an dernier leur infligeait de belles leçons doctrinales avec exercices d'application et

exemples pris dans les meilleurs auteurs.

C'était donc une faillite. Mais moi-même ? Je ne sais pas...

15. *Les fêtes de fin d'année* : nous avons fait dans chaque classe un sapin de Noël. Ambiance agréable, on a joie à s'y retrouver. Bien sûr, les collègues ont été surpris, de même que les supérieurs.

16. *Les relations avec les collègues* : Je m'y trouve amené tout naturellement et je voudrais en dire quelques mots avant de conclure ; elles sont « bonnes » : on m'observe. Vous pensez bien qu'on me regarde de près. On épluche mon cahier de textes et on visite mes salles de classe durant mon absence.

La directrice du CES est très libérale et ne m'a fait aucune remarque quant à mes méthodes de travail. Elle connaît Freinet, elle a abonné les classes de transition à la BT. J'ai fini par faire mon trou. Et je creuse sans mot dire, me contentant de hurler quand on me marche sur les pieds.

Pour avoir discuté avec des collègues d'autres lycées, qui étaient au CPR l'an dernier avec moi, et pour avoir vu leurs difficultés, leurs échecs et leurs recherches, je crois que le mouvement ouvre vraiment une voie nouvelle et féconde à notre enseignement, et à nous aussi en tant qu'individus.

FERNAND GARNIER  
C.E.S. d'UGINE  
(Savoie)